

Message du président

La foi ? 24 h de doutes moins 1 minute d'espérance

Chers amis,

Marc 16.1-2 : **1.** Lorsque le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. **2.** Le premier jour de la semaine, elles se rendirent au sépulcre, de grand matin, comme le soleil venait de se lever....

Oui, quelques femmes sont restées là, dévastées par le chagrin et la douleur face à l'agonie et la mort de leur Maître, de leur Bien-Aimé...

C'était un dimanche, très tôt le matin, le soleil s'était à peine levé en ce jour de tristesse.

« *Elles se disaient entre elles : "Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ?" »*

Lorsqu'un être aimé a été arraché à la vie et que la mort est là, lourde, pesante, prenant toute la place, il ne reste plus rien, sinon à s'accrocher à des petites choses, aux aromates, à la tradition, au quotidien de la vie.

Pour ces femmes, amies de Jésus, c'était tout ce qu'il y avait à faire : dire encore une dernière fois leur amour, avec de pauvres gestes, mais des gestes d'amour, lui offrir un dernier adieu.

Oui, que pouvaient-elle faire d'autre sinon aller au cimetière pour faire cela ?

C'était un dimanche, très tôt le matin, le soleil s'était à peine levé en ce jour de peine...

Et aujourd'hui ? Qui roulera la pierre de tous ceux qui sont désespérés ? Dans le cœur de beaucoup il fait nuit... il n'y a plus rien à faire ni à espérer.

Il y a la nuit et ses ombres géantes qui, aux détours imprévus de nos heures, font parfois s'assoupir l'espérance...

Il y a l'obscurité dense et tenace qui, sans crier gare, vient comme un voile nous endeuiller le cœur...

Il y a le crépuscule de Dieu qui s'abat, comme un glaive, sur notre foi qui s'essouffle à gravir ses petits Golgotha...

Et nous voici fatigués, usés, blessés, isolés, déboussolés, crucifiés dans ce désert nocturne où notre âme assoiffée, brûlée, clouée, tend désespérément les mains vers une aube qui tarde...

Qui n'a connu la nuit, ne connaît pas le jour...

Qui n'a connu le doute, ne connaît pas la foi...

Même toi, Jésus ! Même toi, le propre Fils de Dieu, tu hurles, sur le bois de ta croix, devant l'apparent abandon de ton Père : « *Eloi, Eloi, lama sabachthani...* »

Osons-nous l'avouer : la foi en Ton Amour, nous ne l'avons que parfois, nous ne sommes croyants que par intermittence. Au calendrier de notre espérance, nous sommes si souvent Vendredi saint...

Tant de fois nous pourrions faire nôtre ce mot de Bernanos : « *La foi ? Vingt-quatre heures de doutes moins une minute d'espérance...* »

Levant les yeux, elles voient que la pierre qui était très grande a déjà été roulée.

Aujourd'hui le Christ est ressuscité !

Il nous faut franchir le gué de la nuit. Croire, malgré le poids des jours sans jour et sans lumière, croire à cette minute, cette toute petite minute, ces soixante pauvres secondes où l'espérance vient rouler la pierre des tombeaux de nos vies.

Pâques : heureuse minute où il nous est donné de croire que tout est encore possible, que nos existences, quelles qu'elles soient, peuvent se remettre debout.

Pâques : bienheureuse minute où la nuit cède enfin le pas aux premières lueurs de l'aube.

Pâques : temps béni où nous pouvons enfin nous risquer à devenir ce que nous sommes : des marcheurs, des nomades, des aventuriers, les yeux rivés vers la Terre promise de notre propre résurrection.

*Jean-Luc Crémer,
Président de la région Ouest de l'EPUDF*

La Bible, une arche pleine d'archives

Grain de sable

Pourquoi persistons-nous à lire la Bible ? Il existe tant de bons livres écrits par d'excellents théologiens qui ont lu vingt fois la Bible et su en tirer toute la substantifique moelle qu'ils ont traduite et rendue accessible à nos contemporains...

Mais il se trouve que ce livre accompagne notre civilisation depuis son origine. Il nous sert de référence et d'histoire, de réservoir pour toutes sortes de symboles admirables ou détestables, de scénarii heureux ou catastrophiques.

À l'origine était la Bible...

Comme l'écrit le philosophe Jean-Claude Guillebaud, « *La plupart des convictions auxquelles nous adhérons spontanément, celles qui sont inscrites dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1948, et qui fondent la démocratie occidentale, trouvent leur source dans le biblique [...]* Si on cherche à faire la généalogie de ces valeurs minimales et consensuelles, si on tente d'expliquer d'où elles viennent, de quelle histoire, de quelle germination anthropologique, de quels emboîtements successifs elles sont le produit, on s'aperçoit que bon nombre d'entre elles ont lointainement partie liée avec la Bible ». (Comment je suis redevenu chrétien chez Albin Michel).

Une leçon universelle

Outre le fait qu'elle nous accompagne depuis plus de 2 000 ans, la Bible nous transmet le patrimoine grâce auquel nous avons pensé et pensons encore le monde. Ce n'est donc pas un hasard si un des récits bibliques les plus connus, celui du Déluge, évoque la construction d'une arche selon le vieux mot français qui, dans la Bible seulement, désigne un coffre (pensez à celui que les Hébreux transportaient au désert). Or le mot « arche » est de la même famille que « archive ».

On connaît, paraît-il, quelques 300 versions de l'histoire du Déluge. La plus ancienne daterait du début du II^e millénaire avant notre ère. Une autre a été retrouvée dans la bibliothèque du roi Assurbanipal (668-627). Mais toutes ces versions ont été perdues : la seule qui nous soit parvenue est celle de la Genèse. Inlassablement, celle-là fut l'objet de relectures et sources d'interprétations, d'interrogations, de sollicitation à la réflexion.

Elle nous raconte comment un jour, un monde prit fin par la faute des humains. Cela peut nous arriver à nous aussi. Elle dit aussi qu'un juste a su, en se montrant solidaire des autres vivants, faire en sorte que la vie reconquière la terre. Chaque lecteur de la Bible se sait depuis appelé à exercer cette justice qui fait que la vie perdure. L'archive biblique qui comprend cette histoire vieille de près de 4 000 ans raconte comment fut sauvegardé le patrimoine génétique de toutes les espèces terrestres, avec insectes et autres oiseaux... dont nous savons qu'ils sont, saison après saison, de moins en moins nombreux !

Des mythes pour le présent et l'avenir

Pourquoi persister à relire la Bible ? L'histoire du Déluge se termine par la promesse faite par le Seigneur que plus jamais, il ne déchaînerait le Déluge (Genèse 8.21-22). Ce dernier ne viendra pas de Dieu. Jésus pourtant annonce qu'au retour du Fils de l'humain, arrivera ce qu'il advint au temps de Noé (Matthieu 24.37-38). Se pourrait-il que la fin vienne des humains ? Présent dans nos archives, le mythe vieux de plus de 3 000 ans nourrit comme jamais notre imaginaire.

*Jean-Pierre Sternberger,
Bibliste régional, pour le magazine Réveil de Centre-Alpes-Rhône*

Moi, fille de Jephthé, anonyme et sacrifiée...*

Le livre des Juges dans l'Ancien Testament est un des plus perturbants de la Bible et ne prête que difficilement à la prédication. Il relate cette période où Israël s'est installé dans cette Terre promise mais malheureusement peuplée de Cananéens, qu'il lui faut combattre. À quoi s'ajoute une organisation en douze tribus, propice à des luttes intestines aussi sanglantes qu'indécises.

Juges 11

Émergent de cette violence généralisée les figures des « juges », chefs de clan inspirés et soutenus par Dieu, ce qui ne les empêche pas de renier tôt ou tard leur fidélité à la loi divine. On se rappelle des noms de Gédéon et surtout de Samson, le colosse manipulé par Dalila qui périra tragiquement à... Gaza.

L'irréparable

L'histoire de Jephthé (Juges 11) est celle d'un de ces juges temporaires. L'homme est issu de la tribu de Manassé, fils de Galaad et d'une prostituée. Se situant à l'est du Jourdain, à la périphérie de la Terre promise, il reste au contact permanent d'un paganisme aux dieux multiples et avides de sacrifices.

Appelé par Dieu à la fonction de juge, il mène une campagne féroce contre des ennemis du moment, les fils d'Ammon. Mais, méfiant autant que prudent, il a doublé auparavant la confiance divine par un vœu pour s'assurer de la victoire : il sacrifiera la première personne qui l'accueillera à son retour. Or, c'est sa fille unique qui va toute joyeuse à sa rencontre. Jephthé est effondré mais prisonnier de sa promesse.

Jephthé va donc commettre l'irréparable et sa fille accepte son sort. Par soumission ? Pour montrer à son père ce qu'il en coûte quand on doute du Dieu unique ?

Mais elle obtient de lui une ultime concession : un répit de deux mois qu'elle passera avec ses compagnes, isolées dans la montagne, loin du patriarcat qui va la tuer.

L'offrande du premier-né

La tuer ? Ce n'est pas si simple : l'histoire n'est pas sans rappeler le mythe d'Agamemnon, immolant sa fille Iphigénie pour obtenir des vents favorables dans son expédition contre la ville de Troie.

L'offrande du premier-né était fréquente dans le Proche Orient et on se rappelle la tentation d'Abraham de sacrifier Isaac. La plupart des traductions bibliques parlent donc d'un holocauste, un terme grec signifiant la mort par le feu. Mais le terme hébreu de sacrifice suggère aussi une « élévation », une consécration qui n'implique pas forcément le meurtre. Un détail accroche : durant sa retraite, la fille de Jephthé « pleure sa virginité » (Juges 11.38), ce qui surprend puisqu'elle ne connaîtra pas le mariage et ses conventions.

Ne serait-ce pas parce que Jephthé destine en fait sa fille à la prostitution sacrée, peut-être en référence à sa propre mère ? Le texte ménage l'ambiguïté d'un dénouement moins sanglant mais néanmoins typique d'une violence exercée contre les femmes depuis les millénaires. Et la seule lueur d'espoir de cette tragique histoire sera l'institution d'un rite féminin qui fera mémoire de la fille de Jephthé, celle de filles fortes et solidaires.

* D'après le parcours proposé par Théovie *Des femmes de la Bible*.

Jean Loignon, Église protestante unie de Loire Atlantique

L'encre de l'espérance

Prière
si fragile
si frêle
et pourtant
bourgeon de lumière.
Murmure d'être
étoile dans la nuit
où se puise
l'encre de l'Espérance.

Alban